

Elle ne voulait pas d'un étron dans sa paume

Ca faisait pas une plombe que je faisais semblant de turbiner en face de sa tronche de cake dans le bureau 508 D, Bâtiment 2 du Pôle C qu'elle s'était mise à me reluquer de moins en moins discrètement. A 10h33, soit 1 heure et quelques après mon entrée en scène, elle me fait d'un air bizarre " nan, j'ai pas envie que tu chies dans ma main". Notons ici cher lecteur, que je ne lui avais pas demandé ni quoi ou qu'est-ce mise à part son blaze. Plus que ce refus qu'elle m'imposait sans l'argue (fallait une rime en U) qu'il aurait fallu, c'est le ton énigmatique sur lequel elle a signé sa censure (je vous laisse apprécier les consonances et les allitérations). Elle m'a lâché cette sentence en me regardant dans le blanc des yeux, sans sourciller et avec une voix de robot. Mais pas le genre de voix d'un robot gentil qu'on rêvait tous de dérouiller quand on était gosse, les R2D2 ou Astro le petit robot, nan, plutôt le genre de machinerie étrange mais sexuée pourtant. Il se trouve que quand elle m'a dit "ça", j'ai pas eu envie de sortir mon outil et d'aller fureter pour voir si elle avait les fils qui se touchent. Je savais bien au fond de moi que c'était pas un robot, ni gentil ni méchant ni merde. J'étais tombé sur une tarée du bulbe qui avait pas attendu de trop pour vomir sur moi tout son fiel de cinglée.

Cette salope de cinglée s'appelait, et s'appelle toujours, Suzy. Suzy la cinglée.

Rentré fièrement du restosse administratif sans m'être fait couillonner par tout le côté technologique de la manœuvre- à savoir qu'il faut montrer patte blanche à l'entrée du merdier en sortant son badge, puis appuyer sur toute une série de boutons de différentes tailles et situés à divers endroits pour faire ouvrir des portes ou mettre en branle des portiques- j'étais stupéfait et c'est rien de le dire de pas voir son cul posé sur la chaise de bureau en face de mézigue. Je m'étais accordé une pause repas de 11h59 à 14h15 sans passer par la case départ, aussi, je m'attendais fatalement à voir Suzy, cul vissé à l'endroit où on lui avait dit et en train de faire des trucs informatiques ou classer des papelards qui serviraient jamais à rien ni à personne.

A 15h00, toujours pas la moindre trace de ma collègue. Et pas la moindre trace de caca nulle part. Je filoche à la fontaine d'eau de bouteille en plastoc au fond du couloir, le dos en compote après 1h45 d'inactivité totale. Et cérébrale. Notez que les chinetoques auraient très bien pu considérer cette heure 45 comme une heure 45 de méditation transcendante ou de je-ne-sais-quoi de spirituel; les connards de non-chinetoques que vous êtes crieront tous en chœur la main sur la couture et au son du clairon que j'en rame pas une niveau turbin. Sur la route qui me sépare du point d'eau le plus proche, environ 15 mètres à vue de nez, je croise une moche sans intérêt qui n'a rien trouvé de mieux à me dire que "Bonjour". J'en sais foutre que dalle puisque chuis pas du genre lèche-cramouille qui joue à confesse avec le sexe faible après avoir tiré la cartouche, mais quand même! Moche et conne comme une valise, je me dis que certaines bonnes femmes se laissent aller.

Je savais pas encore que la moche en question était bien plutôt à ranger dans la catégorie des cinglées que dans celle-déjà assez bien remplie- des connes. 16h45: faudrait voir à pas rentrer en retard à la maison que je me dis. Le temps de revenir sur mes pas, les 15 mètres à pied donc, d'appuyer sur un bouton indiquant à la bécane-propriété de l'Etat- de s'éteindre et d'enfiler mon sonblav.

17h00 : retour à la vie normale mais toujours pas de Suzy à l'horizon. Zarbi, mais je commençais à me poser des questions.

En rentrant chez moi à pince comme de coutume, j'arrêtais pas de me dire que le barbu là-haut me réservait encore un des ses mauvais tours. Cher lecteur, sache que j'avais pour habitude en ce temps-là de me coltiner des trajets à pattes de plus d'une heure pour aller à la trime, tout ça pour éviter de me farcir le métro. Tu parles que j'avais le temps de ruminer sur le chemin du retour. Et je ruminais aussi que j'arrêtais pas de ruminer.

Ya bien que les rats, ou des sortes de ragondins à moitié dans la flotte des égouts et l'autre moitié le pif dans les poubelles, pour se trimballer gaiement six pieds sous terre. Les vrais mecs, eux, ils respirent l'odeur des chattes mélangée à celle du CO2 à la surface. Au milieu de tout un tas de bagnoles qui schlinguent et klaxonnent plus que de raison certes, mais avec la possibilité de me mouvoir en 3 dimensions, pas comme dans le métropolitain. Ce n'est que bien plus tard que j'ai compris que non seulement on pouvait pratiquer le frotti-frotta en toute impunité dans le métro à condition d'être discrétos, la bandaire bien calée contre un bon gros derch de mama, mais qu'en plus me coltiner des trajets de plus d'une heure participait de mon aliénation au travail puisque ça écourtait d'autant mes journées et consacrait au final 2 heures et plus uniquement à la mise en branle pour aller marnier et en revenir. Comme un con que j'étais. Ca me faisait de longues journées que je donnais allègrement à la Société du Travail Obligatoire. Des années plus tard et après quelques réflexions désobligeantes de diverses salopes comme quoi j'emboucanais grave des pieds, j'ai décidé à l'unanimité de moi-même d'utiliser le métro. Ca n'empêchait pas mes putains de pieds d'embaumer tout le 5° étage du Pôle C mais j'y gagnais dans l'affaire si on considère comme salubre le fait de se frotter un peu sur le cul des viocres enviandées. C'était pas non plus devenu un loisir à plein temps, non, je faisais ça que sur le chemin de la mine.

Une fois rentré dans ma crèche, j'ai été frappé par l'absence de Suzy. Surpris que cette cinglée ne soit pas là sur mon canapé à m'attendre, elle et sa voix de cyborg ? Diable, ça tenait pas debout. Je commençais à devenir narvalo au moins autant qu'elle. Que je le veuille ou non, j'avais eu beau joué l'indifférent ce matin, j'étais troublé. Pour quelle raison m'avait-on mis dans ce service, à cet étage, dans le même bureau qu'elle ? Pendant quelques secondes où mon intelligence a dû s'évaporer, j'ai cru à une plaisanterie du genre « la caméra cachée ». Il se trouve que je suis pas connu du grand public, en tous cas pas pour l'instant, et je ne vois donc pas pourquoi des gros malins auraient sorti une telle artillerie de logistique pour filmer bibi en train d'être surpris au boulot. Cela dit, je suis sûr que 2 ou 3 pélos auraient effectivement payé non pas pour me voir piégé dans un gag scatologique mais pour voir la cabine que je tire quand je suis assigné à une tâche dans le cadre de ce qu'on appelle le TRAVAIL. Un peu comme ces hamsters qui font tourner la roue dans leur cage. Petit à petit que cette idée débile me lâchait les baskets, mon ventre réclamait sa pâtée pour chien. C'est pas que je devenais accroc à la becte de la cantine du boulot mais fallait bien avouer que les grouillots qui réchauffaient les conserves qu'on nous servait ensuite dans nos assiettes prenaient au moins la peine de les réchauffer. Ca faisait déjà quelques semaines que je bouffais les mêmes boîtes de thon au naturel tous les soirs et je commençais à trouver ça craignoss. Ca commençait aussi à manquer cruellement de chaleur humaine dans ma turne. Une éternité que j'avais pas pratiqué l'échange de fluides corporels. Et une éternité ça faisait long. Je me suis mis à l'œuvre vite fait. Je me suis poli le chinois. En pensant à Suzy.

La veille du surlendemain, l'Archiduc de Neurasthénie s'était rappelé à mon bon souvenir et j'avais décidé de ne rien décider de toute la sainte journée. Au plumard jusqu'à 14h00 mais les yeux grand ouverts et le dos complètement nické : je dormais sur un sommier, le matelas était en option dans ce pieu. Et comme j'ai pas trop le goût du luxe. J'étais en train de compter les mouches qui avaient l'air au moins autant que moi de s'emmerder, tournant en

rond, elles se rentraient dedans, tournant en rond puis elles se re-rentraient dedans. Même les témoins de Jehovah devaient plus se fendre la poire que mon sommier, les mouches et moi.

Je m'étais accordé un jour de repos après mon premier jour de travail à ce nouveau poste et là, j'étais parti dans ma phase contemplation du monde animal mais ça faisait une piètre excuse pour avoir manqué un jour de boulot. Disons qu'une fois de plus j'ai grignoté un peu de ma bonne étoile en misant sur l'incapacité notoire des grosses légumes de l'Administration à déceler dès les premiers jours les tirs-au-flanc de mon espèce. La boutique tournant très bien avant que j'arrive après tout, elle tournerait très bien aujourd'hui en mon absence et je suis même certain que n'importe quel milieu professionnel pouvait bien se passer de moi. A part s'il existe à quelque endroit dans une galaxie lointaine un milieu professionnel où l'on doit admirer la toute-puissante sagesse des mouches depuis un plumeton.

C'est la faim qui m'a incité à visiter la deuxième pièce : la cuisine. Je passais de la piaule à la cuisine en m'étonnant de la facilité à ouvrir puis refermer la première porte puis ouvrir et refermer la deuxième. Ca, je savais le faire. Ouf ! J'étais pas encore à foutre à la poubelle, on me l'avait appris quand j'étais en âge d'apprendre ces trucs-là, et je m'en souvenais toujours. Yahvé pas de badge magnétique ou de digicode à la con alors je m'en sortais bien. Après l'exploit du passage des deux portes, fallait accepter l'idée que la mission à venir était vouée à l'échec. Dégoter quelque chose d'à peu près comestible alors que j'avais pas fait les courses depuis trois semaines. J'avais tellement les crocs que j'aurai pu bouffer des tampax. Yahvé d'autres mouches dans la cuisine. Mêmes gueules, elles se ressemblaient toutes, avaient les mêmes hobbies apparemment, tournant en rond, se rentraient dedans, tournant en rond puis se re-rentraient dedans... Voilà que j'étais reparti. Je me demandais si elles étaient parentes de celles de ma piaule. J'aurai voulu leur poser toutes sortes de questions. Je devenais zinzin pour sûr.

N'ayant rien bitté du mode de cuisson en hologramme sur l'emballage des lentilles du Père Dodu, j'ai opté pour un festin de morceaux de sucre de canne rehaussés par la saveur toute relative de margarine Planta Fin. Tu parles d'un gueuleton réussi. Des carrés de sucre trempés dans un bain d'huile.

Suzy et la cantoche administrative, j'avais désormais deux bonnes raisons pour ouvrir, m'extirper de mon intérieur et refermer la porte derrière moi. J'irai donc bosser demain.

FIN ?

Ou à suivre...

Soit vous voulez la fin ici, et la nouvelle résonne du tintamarre glauque et sanglant de l'aliénation du travail. Soit la nouvelle ne s'arrête pas là et on se dirigera alors vers une fin très certainement du genre cradingue sans la moindre velléité philosophique. A vous de voir.

J'avais pas encore entreposé mon fion à l'endroit où on m'avait dit de l'entreposer qu'un minet en costard s'est jeté sur moi, bras tendu, main ouverte, espérant de la reconnaissance de ma part. Je lui donne ce qu'il veut. Je me débrouille toujours pour éviter ce genre de situation gênante au possible mais ya des jours comme ça où on peut rien y faire. Leur « bonjour » vous est jeté à la figure, leur pogne tripote la vôtre et tout le monde fait semblant d'aller bien. Pour ce Tom Cruise administratif, j'ai utilisé la vieille feinte de sioux qui consiste à serrer la main avec une telle mollesse et un tel manque d'enthousiasme que le mec n'y revient plus. Là, j'étais tombé sur un cas : j'avais pas flairé que ce mecton était capable de vous tenir la jambe pendant un quart d'heure entier, voire plus. L'angoisse ! Il avait posé le crachoir et je sais pas par quel miracle il a réussi à me parler de son Auto-Bianchi. Je vieilliss mal, putain. Je papautais avec un parfait lèche-cul sur la nervosité et la fiabilité prétendue de ces bagnoles. « Italienne » que je lui fais. C'est sorti comme ça... grâce à mon don pour

relancer des discussions intéressantes, j'en reprenais pour cinq minutes de plus. Il enchaîne sur Fiat bien sûr...mais on a échappé au catalogue des vespas. L'honneur était sauf. N'empêche que Suzy n'était pas là.

Je ne vous fais pas le topo concernant la bectance du midi puisque j'ai rien mangé. Je passais donc la pause méridienne seul face à moi-même, quelques dizaines de dossiers en attente dont deux ou trois où ça urgeait. Ca tombe bien, les urgences c'est pas mon rayon. Tout le matin, mis à part la conversation d'automobilistes avertis, puis tout le midi durant, j'ai réfléchi à cette histoire d'étron. Ca rimait avec tête de con, nichon, cochon, poltron, ronchon, merdaillon et bien d'autres j'imagine. Manquait plus que je finisse cruciverbiste et la boucle était bouclée.

16h57, soit trois petites minutes avant le retour à la vie normale, elle se radine. Radieuse. J'en ai fait tombé mon clope -oui, il m'arrivait d'en griller une de temps à autres mais seulement sur mon lieu de travail- sur mon falzar. Ce falze était naze de toute façon, quand je recouvrais mes jambes avec, on pouvait aisément me prendre pour un portos prêt à se taper la vidange de votre R12. Ou d'une Auto-Bianchi. C'est donc sans remords aucun que j'entame la discute avec la miss. A ma grande surprise, elle me semblait beaucoup moins cinglée que prévu. Elle n'avait plus cette voix cybernétique et tenait des propos tout à fait cohérents.

Je n'ai plus aucun souvenir de quoi nous avons parlé mais je sais que ni elle ni moi n'avons abordé le sujet de notre dernière courte conversation.

J'étais sous sa coupe. Complètement aliéné. Et j'en savais fichtre rien pourquoi ni comment. 17h07 : pour la première fois de ma vie de chien, j'avais fait cadeau de 7 minutes de travail supplémentaire à mon employeur/gestionnaire du camp de travail. Scandale étouffé dix secondes plus tard quand je revis dans mes pensées son visage et sa robe moulante qui lui serrait la bedaine triple bourrelet et ses loches en berne. Restait plus qu'à rejoindre mes pénates, le cœur gelé, la bite en dur.

J'avais lu tout un tas de bouquins ces derniers mois qui n'étaient pas du genre à te remonter le moral. Il était au fond de la cuvette des chiottes. En partie grâce à toutes ces enflures d'écrivains chochottes qui broyaient du noir à plein régime et qui n'avaient qu'une seule envie : distiller leurs névroses parmi les esprits un peu moins tourmentés mais pas encore complètement torturés. « De l'inconvénient d'être en vie », « l'art d'avoir toujours raison d'en finir avec la vie », « le fatalisme de l'eczéma en plaques », « journal intime d'une sainte putain unijambiste », « la mort aux rats ou la ciguë »... et j'en passe. Bref, c'était pas genre Bézu et le petit bonhomme en mousse tous les jours.

J'avais hissé haut, mais achement haut, le drapeau noir de la mélancolie. Vu que j'étais pas non plus un acrobate, je me demandais comment j'allais faire pour le déloger de tout là-haut. Notre seule chance de nous en tirer, ma queue et moi, c'était de planter le bâton dans qui vous savez.

9h43 du lendemain, presque 3 trois quarts d'heure de retard et personne pour venir me chier dans les bottes. Je gagnais du terrain. Ca faisait un jour que j'avais pas graillav et je commençais à me demander si c'était le meilleur moyen pour perdre mon bide .Je virais anorexique ma parole ! Mais en arrêtant de m'alimenter, j'avais dit au revoir les enfants au Maalox pour mes boyaux en feu, adios companeros à Préparation H pour mon derch en chou-fleur et hasta la vista aux décoctions de gingembre et kratum pour le volcanisme intestinal. Ni je cramais, ni je caguais sanguin, ni je jouais de la trompette. Je pouvais désormais tenir une conversation sans avoir à me dire que j'allais faire dans ma couche d'une minute à l'autre. Mais putain ce que j'avais faim.

Après dix bonnes minutes de course d'orientation au niveau 7 de la taule, je pointe ma trombine au bureau des cons qui bossent et Suzy de me dire à la volée :

- « Bonjour cher collègue, j'étais inquiète pour vous. »

Aucun effet robotique ni reverb, elle avait une voix très agréable. J'ai bredouillé une réponse inintelligible et digne de Charles Bronson ou plutôt Patrick Chesnais. Bronson avait au moins

à sa décharge une sorte de présence avec son flingot, ses santiags et son harmonica. Ça sonnait plus comme une réplique de Chesnais dans ses téléfilms à pas cher où on peut le voir lui et sa moustache marmonnaient des trucs carrément pas à la Actor's Studio.

J'entravais rien. Comment se faisait-il qu'un gugusse comme lui puisse arriver à jouer du tiroir-caisse et très certainement se lever des canons et des mannequins pendant ce temps-là que j'étais en train de me rabattre lamentablement à 1813 euros du mois sur une obscure scribouillarde portée sur la merde ? Je pigeais pas où était la faille. Merde à la fin...Que Chesnais et toute sa descendance aillent se faire foutre.

Deux heures qu'on discutait ensemble, pour autant qu'on puisse dire que je lui donnais la réplique. Je me contentais de dire oui à tout ce qu'elle me disait et je la regardais tortiller du cul à chaque fois qu'elle se déplaçait pour ranger une chemise pleine à rabord de factures ou d'autres trucs. Elle avait une démarche assez féline et comble de l'excitation elle donnait l'impression qu'elle turbinait sans se poser trop de questions existentielles. En fait, elle n'en avait rien à carrer de ce boulot à la mords-moi-le-nœud et me confia que :

-« Je voudrais faire un trek en Mongolie Intérieure mais je connais personne qui en a assez dans le slibard pour m'accompagner ».

-« Nihil desperendum » que je lui fais avec mon air mystérieux. Je sentais que j'allais pas tarder à m'évanouir ou dire une saloperie du genre qui ferait en sorte que je me tchaverai jamais chez les Mongoloïdes avec Suzy.

-« Ya en des mecs qui demandent que ça d'aller chasser le bison dans la taïga mais le ticket de bus aller-retour risque de faire chérot ma biche ».

Enfin, j'y venais. C'était la toute première vraie phrase d'un mec qui en avait « dans le slibard ». Mon instinct de vieux renard couplé à ma libido hibernant depuis 2007 venaient de me faire dire quelques approximations dont une poule de cette envergure se serait bien passée.

Elle me fit remarquer gentiment que les bisons on pouvait « les crever » -je cite- qu'en Amérique du Nord. Dans les steppes et pas dans la taïga. Je pensais avoir définitivement chié dans la colle quant au qualificatif « ma biche » mais elle n'en fit pas mention.

Concernant le périple en bus, elle me rétorqua :

-« Tu sais chéri, le bus c'est pas vraiment le plus direct. On prendra l'avion. »

Elle me tutoyait gaiement, ne releva pas mon inconsistance en géographie et m'appelait désormais « chéri ». Faut croire qu'elle n'en avait que faire

- que j'étais pas vraiment le portrait craché de Paul Newman, ni même du Tom Cruise du coin photocopieuse fétichiste de la littérature automobilistique
- que je me trimballais depuis six mois un herpès de babine gros comme une pièce de 10 francs
- que je candavais grave la schneck
- que je respirais pas la joie de vivre comparé à tous les nullards qui se prennent en photo en train d'aller bien
- et que je me payais la coupe à la Mireille Maqueue.

Les gouines et les fachos ont toujours de bonnes raisons pour t'empêcher de tirer ta crampe.

Suzy n'était pas du même moule. Cinglée oui mais pas farouche. C'était déjà ça.

La révolution libidinale était en marche et ce sont ces cons de Mongols qui allaient être aux premières loges. Et rien à branler des bisons.

Je ne me doutais de rien.

A l'heure où les autres collègues se mettent à bouffer, j'ai fait pareil qu'eux. Je me voyais déjà en train de limer sévère dans une yourte mongole alors fallait bien prendre des forces. Pendant que les fourchettes, au fin fond de nos bouches, allaient et venaient, s'entrechoquant, grinçant puis s'entrechoquant encore, je repensais à Suzy. Elle n'était pas

venue à la cantine et je ne lui avais pas demandé pourquoi. En un enchaînement inespéré de quelques phrases comme ça, elle m'avait dit qu'elle casquerait ma part pour l'avion que je piloterai pas et le kérosène qui va avec. Elle m'avait détaillé la liste des gadgets et merdes en tous genres qu'il faudrait raquer à Tricathlon :

- des chaussures adéquates

- des gants adéquats

- des futals adéquats...tout un merdier. Et le veston comme il faut, et les chaussettes qui te tiennent bien chaud...En temps normal, je pense sincèrement que mon interlocutrice aurait pris une calote dans la gueule. Mais Suzy savait s'y prendre. Elle aurait pu me faire l'inventaire de toutes les saloperies que vendait cette boutique à la con que j'aurai pris mon panard quand même. J'étais pas encore chez les gogols en Asie à me peler le cul mais cette bonne femme et tout son laïus sur la chasse à l'aigle royal dans l'Altaï me fascinait pour de bon. Pour de bon, j'avais en face de moi un vrai mirage. Avec tout ce que j'avais enduré ces quarante dernières années, peut-être que l'Etre Suprême me renvoyait l'ascenseur. Même si j'avais jamais rien fait pour Lui à son bénéf, ce raclé était normalement pas du genre rancunier y paraît. Pis, avec mon herpès mon eczéma mon crâne en forme de tube pvc et mes ratiches dissymétriques, j'avais dû Lui donner quelques bonnes raisons de s'en payer une tranche.

Alors Suzy était certainement une espèce de récompense divine. Après le martyr d'une vie bien merdique, merdique mais avec des intermèdes entièrement dédiés à l'ennui et au néant et à la passion de l'ennui, le Très-haut en haut des nuages me postait en recommandé un billet aller-retour pour les steppes mongoliennes avec les chèques restaurants et tout et tout. Quant à Suzy, à savoir si c'était pas une messagère élue ou triée sur le volet dans une AG plénière au sommet des cieux. Dans leur foutu jardin des délices où l'harmonie régnait, à coup sûr les Suzy étaient mandatées et révocables à tout moment du fait de l'organisation politique émanant de la « supra intelligence ». Il allait donc falloir la jouer fine. Dieu était donc très certainement un anarchiste mais pas un branleur.

10h33 Bureau 508 : C'est pas Suzy qui avait été révoquée. C'est seulement la réalité qui me chopait par le paletot sans mandat ni carte de visite. Mon rêve se taillait dans les poubelles de l'histoire de mon inconscient, je perdais le fil petit à petit, je me réveillais. Avec l'impression d'avoir pioncé pendant 2 mois et 10 jours dans un paddock sans matelas. Et l'envie de démouler un cake pour maman. 10h33 c'était pas une infirmière à poil sous sa blouse qui me le faisait dire mais le réveil-radio pour m'avertir là et maintenant que mon sieston de la matinée devait se terminer. 13 balais que j'étais coincé, le derch vissé sur ma chaise de bureau. 13 piges que je foutais l'alarme vocale à 10h33 pour pas avoir l'air de trop dans le coltard quand surgiraient mes collègues du 507. Tous les jours de la sainte semaine, une voix étrange de robot- pas la voix d'un robot qu'on aurait aimé déganacher étant gosse- me réveillait quelques minutes avant l'arrivée de ma tasse de cacao maigre et mon croissant pur beurre. Ils arrivent à 35. Ca faisait souffrir de me fader tous les matins ce rituel satanique avec ces deux cons. 13 années de perdues à marnier juste pour avoir le droit de pas dormir dans un carton TV LCD ou sous un pont. Mais 13 années que j'avais pas déboursé un lové pour les dizaines de kilos de viennoiseries et les hectolitres de cacao dilué.

Au final, j'avais économisé en petit déj' mais j'étais devenu comme eux. Ils avaient gagné. J'étais un des leurs. Suzy n'était plus. Suzy n'avait jamais été. J'avais faim putain de moines ! Je m'étais réveillé avec une envie de cagner de derrière les fagots mais la taupe ne pourrait sortir qu'une fois mon cacao/croissant expédié dans mes artères. 10h35 : fallait d'abord que j'ingurgite leurs bonnes paroles les bonjours ça va et toi avant de me taper la cloche. Fidèles à eux-mêmes, la mise en pli impec pour Eliane Raspaud et le sourire ultra brite de Gérard Crévé. L'Administration ne les avait pas flingués. Ils s'en sortaient plutôt bien en y réfléchissant un peu. L'Etat leur filait quelques biftons pour manger et se loger et pis, se reproduire. En échange, les Gérard et Eliane jouaient les automates entre la photocopieuse, les chiottes et la cantoche. De temps à autres, je les voyais déambuler avec des imprimés à

remplir ou faire signer. Je savais même pas ce qu'ils étaient censés faire concrètement au bureau 507. Des paperasses sans doute. Mais des paperasses de quoi ? Il me semblait qu'eux et puis d'autres, étaient devenus des pantins autonomes de fait. Les pantins avaient décrété l'autogestion. Ils déambulaient sans se rentrer dedans, photocopiaient puis redéambulaient sans se re-renter dedans... Sans but. Mais sans scrupule.

Avant qu'ils ne m'abandonnent, j'ai maté le cul d'Eliane pour vérifier si elle avait une tâche de marron à son cul. Puis ses paumes. C'était nient. A bazarder dans la catégorie des moches et cinglées. J'étais abattu. Défait. J'étais foutu. Foutu et cuit. Archicuit. Je m'apprêtais à redire bonjour à l'Archiduc d'où vous savez. Eliane ne serait jamais Suzy. Fallait que je me rendorme fissa. Que je repique un petit som.

Par la fenêtre je pouvais voir mon Auto-Bianchi A112.

- 4 cylindres en ligne à refroidissement par eau
- Carburateur Weber à simple corps 30 IBA 27/35
- Traction avant, embrayage mono-disque à sec, boîte 4 vitesses synchronisées

Michto comme au premier jour. Rouge vif comme mon gland. Ca me faisait chaud aux couilles de la reluquer. Fallait s'en contenter. Et merde à la Mongolie et ses steppes sans bison. A Dieu et aux pantins. Amen.

FIN